

NOTES SUR LA FORTUNE DE MONTAIGNE EN HOLLANDE <sup>1)</sup>.

Le problème des influences demeure un problème difficile, difficile à étudier, difficile à préciser dans ses conclusions. Il est facile de dire: il a subi l'influence d'un tel, il tient ses idées d'un tel. Mais plus on réfléchit sur la portée d'un tel jugement, plus on se rend compte de ce qu'il a de problématique. Dans sa forme absolue il signifie qu'on refuse à un auteur les idées en question, du moins à l'origine, qu'on admet qu'il en ait eu la révélation en lisant un autre. Après tout cela est possible. Mais la difficulté est d'arriver à la certitude. Quel est l'apport de l'auteur lui-même? Je sais que Montaigne, lui, voyait la chose de façon simpliste: Quasi toutes les opinions que nous avons sont prises par autorité et crédit. (Mais je suis convaincu qu'au fond il a dû trouver que lui-même faisait exception, un peu du moins).

Cependant la chose n'est pas si simple que cela. La formation de notre vie intellectuelle se dérobe souvent à l'observation consciente et sa genèse est difficile à suivre, surtout chez un autre. L'homme qui pense et sent, qui est en contact avec la vie, qui est au courant de ce qui se passe, de ce qu'on écrit, qui réfléchit — il peut naturellement trouver quelque part une idée nouvelle, mais elle peut aussi, sans être nouvelle pour lui, l'inciter à aller au bout de ses réflexions qui peuvent aboutir à une conviction; elle peut rester endormie et plus tard être réveillée par ce qu'on voit ou éprouve; elle peut simplement attirer l'attention sur ce qui jusque là y avait échappé. Elle peut réveiller et stimuler ce qui sommeillait à l'état latent. Elle peut rencontrer de l'opposition et pourtant féconder la pensée. Dans tous ces cas il y a influence; la difficulté est d'y conclure avec certitude. Plus un esprit est indépendant, plus la difficulté est grande; mais cette indépendance même n'est déjà pas facile à constater. De plus l'âge de l'auteur y est certainement pour quelque chose, l'âge mûr accepte moins facilement et autrement que la jeunesse. Il en est de même dans d'autres domaines p. ex. dans celui de la peinture et de la gravure. Que de fois on trouve dans des ouvrages sur la peinture dans tel ou tel siècle, sur tel ou tel peintre ou graveur, des comparaisons, des rapprochements qui suggèrent des influences, aussi en dehors du cas concret du maître et de ses élèves! Trop souvent en balançant le pour et le contre des possibilités et des probabilités on n'arrive qu'à mieux comprendre combien il est difficile de déterminer une influence avec certitude.

Aussi est-il naturel que plusieurs études, sinon la plupart, du type *Tel auteur en Hollande* (et il en est de même pour d'autres langues) s'occupent surtout du côté extérieur du problème (soit dit sans reproche); c'est la bibliographie des traductions et des éditions, l'étude de celles-ci par rapport à l'exactitude ou à l'attitude du traducteur devant le texte qu'il suit, non la pensée et sa filiation dans la vie spirituelle d'un auteur ou d'un peuple qu'on traite. Ainsi le mot *influence* perd de son sens général et en vient à s'appliquer à un domaine plus restreint et plus formel, où elle est plus facile à constater. Au fond la recherche des influences ne doit pas se restreindre à celle de toutes les idées analogues; il est naturel que ce soit souvent la seule chose qu'on puisse déterminer avec exactitude (et il est inévitable qu'on doive commencer par là).

Il y a des cas où un texte à peu près identique, pas trop court, nous donne le droit de conclure à un emprunt direct. Mais même dans ce cas-là il faut manier le mot *influence* avec précaution. Une citation, et de même un passage reproduit à peu près littéralement peuvent renforcer la pensée d'un auteur, renforcement recherché parce qu'il vient appuyer une affirmation, parce qu'il formule de façon heureuse ce que celui qui cite a conscience de ne pouvoir dire aussi bien ou mieux. Ils peuvent aussi tout simplement illustrer ce que l'auteur vient de dire ou s'ajouter à d'autres exemples. Il faut ajouter qu'au seizième et au dix-septième siècles on cite fréquemment et beaucoup et que sur la citation et l'imitation on a d'autres idées que nous n'en avons aujourd'hui.

Ces considérations étaient nécessaires pour estimer à sa juste valeur le problème des influences chez Montaigne.

On peut en suivant l'influence d'un penseur rechercher quelles sont les idées (à l'occasion aussi les formes de style) qui correspondent aux siennes, en tenant compte

<sup>1)</sup> Conférence faite en hollandais au 17e Congrès flamand de philologues, à Louvain, 1—3 septembre 1947.

des réserves que je viens de faire, et tâcher de formuler ce que l'auteur qu'on étudie lui doit. Eu égard à ce qui précède, il sera clair qu'en général des aveux spontanés forment un bon critère et que dans nos recherches on ne négligera point la correspondance ni les journaux.

On peut aussi prendre telle idée et suivre son développement chez les auteurs de la littérature dont on s'occupe. Pour Montaigne il y aurait les idées sur la torture, sur la superstition, sur la valeur de notre raison par rapport au problème de nos connaissances, sur la justice, sur l'exercice des charges publiques, sur la gloire et la vanité, sur la médecine, sur la mort, sur l'éducation. Une telle méthode est possible pour un auteur dont la doctrine domine le développement de certaines idées. La philosophie de Descartes s'y prête, non celle de Montaigne. Un disciple comme Regius, même si le jugement peu favorable de Busken Huet dans son *Land van Rembrandt* est de tout point exact <sup>1)</sup> ou comme Renery (Renierius <sup>2)</sup>), Montaigne ne l'a jamais eu, il n'aurait pu l'avoir. Sa philosophie n'est pas un système qui ait la prétention d'être une explication générale, une synthèse. Elle est aussi une unité, mais une unité d'idées très disparates. Et précisément quand il s'agit de ces idées diverses il s'y ajoute une difficulté: à un moment donné certaines idées sont plus ou moins entrées dans le domaine public et plus elles appartiennent à tout le monde, moins il est facile de remonter à leur origine.

Avant de passer aux auteurs, littérateurs et autres, j'ai d'abord à m'occuper de certaines choses d'un caractère plus extérieur.

Et d'abord nous pouvons dire que Montaigne a été lu beaucoup en Hollande. Nous avons là-dessus des témoignages directs. Van Beverwijck, le fameux médecin de Dordrecht <sup>3)</sup>, dit dans son *Inleiding* (Introduction) à la *Wederlegginge van Michel de Montaigne* <sup>4)</sup>: *Dit boeck het welck den Auteur in de Francoische sprake geschreven, en Les Essais of Proeven ingeschreven heeft, wert bij vele seer geacht, en de wijsheid, die daarin steeckt, tot den Hemel toe verheven* <sup>5)</sup>. Et plus loin: „en syne schriften hier te lande vele gelesen werden” <sup>6)</sup>. Le même Van Beverwijck raconte que son ami Adriaen van Blyenburgh „in sijn leven seer veel plagh te houden van den gemelthen Heere van Montaigne, sijn Schilderij in de Sael en sijn Boeck veeltij's in de hand hebbende” <sup>7)</sup>.

Pour le commencement du 18<sup>e</sup> siècle Mlle S. A. Krijn <sup>8)</sup> a examiné cent catalogues de bibliothèques privées des années de 1700 à 1750 en vue de la présence de livres français. Dans 12 de ces bibliothèques il n'y a pas de livres français. Dans les 88 autres Montaigne se trouve 36 fois; il n'est dépassé (et c'est cela qui est important) que par la Bible (54 fois), le Nouveau Testament (53 fois), le Dictionnaire de Moréri, Boileau, le Dictionnaire de Bayle, les Psaumes, La Fontaine, Fénelon, Molière, Ovide, Corneille, le Dictionnaire de Richelet et Voiture, c.-à-d. en dehors de la Bible complète ou partielle et de trois dictionnaires par cinq auteurs seulement, tous du 17<sup>e</sup> siècle (et qui ont donc sur lui l'avantage d'une certaine actualité) et un auteur classique. Il laisse derrière lui Rabelais, Descartes, Pascal, Malherbe, du Bartas et d'autres.

Dès le 17<sup>e</sup> siècle on le traduit. La traduction la plus connue est *Alle de Wercken van den Heere Michel de Montaigne* (Amsterdam 1674) de J. H. Glazemaker, figure curieuse qui traduisit beaucoup et bien, qui a dû jouer un rôle important dans la vie spirituelle de son siècle et dont on ignore à peu près tout. Une traduction partielle, combinée avec des fragments de Camerarius et d'autres avait paru en 1647 chez Jan van Hilten à Amsterdam de la main de Maria Heyns et dont le titre est représentatif de l'esprit

<sup>1)</sup> *Land van Rembrandt*, 5e dr. II <sup>2)</sup>, 112; cf. M. J. A. de Vrijer, *Henricus Regius, een „Cartesiaansch” hoogleeraar aan de Utrechtsche hoogeschool.* 's Grav. 1917.

<sup>2)</sup> Ferd. Sassen, *Henricus Renierius, de eerste „Cartesiaansche” hoogleeraar te Utrecht.* Amsterdam 1941.

<sup>3)</sup> Voir sur lui plus loin p. 52.

<sup>4)</sup> Réfutation de Michel de Montaigne.

<sup>5)</sup> Ce livre que l'auteur a écrit en langue française et qu'il a intitulé *Les Essais* ou *Epreuves*, est très estimé de bien des personnes et la sagesse qu'il y a dedans est portée aux nues . . .”.

<sup>6)</sup> et ses écrits sont beaucoup lus en Hollande.

<sup>7)</sup> „aimait beaucoup ledit Seigneur de Montaigne, ayant son portrait dans le salon et son livre le plus souvent à la main”.

<sup>8)</sup> S. A. Krijn, *Franse lectuur in Nederland in het begin van de 18e eeuw.* (*Nieuwe Taalgids*, XI, 1917, p. 161 ss).

moralisateur qui a dû porter beaucoup de Hollandais à lire Montaigne: *Bloemhof van doordluchtige voorbeelden: daar in door ware, vreemde en deftige geschiedenissen, leeringen en eygenschappen, alles dat de mensch tot nut en vermaek verstrekken kan, te remarcken is. Uit de schriften van Philippus Camerarius, Michiel de Montanje en andere schrijvers getrokken en vertaelt door Maria Heyns* <sup>1)</sup>.

En 1661 parut à Harlingen chez Hero Galama une traduction anonyme: *Puick van Lelyen en Rozen, Gehaelt uit de kostelycke Tuin van den doordluchten Fransen Heere, De la Montagne. En uit het heerlyck Hof van den treffeliken Engelse Godgeleerde, Arthur Warwick. Verciert met eenige uitgelesen Bloemkes de Josephes Hallius* <sup>2)</sup>. Encore au 20e siècle parut une traduction de certains passages des *Essais*: Michel de Montaigne: *Over boeken en schrijvers* <sup>3)</sup> (Amsterdam s. d.). Jan van Nijlen publia *Uren met Montaigne* <sup>4)</sup> (Baarn 1916) et le petit livre d'André Gide: *Les pensées vivantes de Montaigne* fut traduit <sup>5)</sup>.

A côté de ces traductions il y eut des éditions françaises publiées en Hollande: dès 1602 I. Doreau en publia une à Leyde, réimprimée en 1609; en 1659 il parut une édition en 3 volumes chez Michiels à Amsterdam, en 1727 une autre chez Gosse et Néaulme à La Haye et enfin encore une à Amsterdam en 1781.

Tout cela nous autorise à dire que Montaigne a été lu beaucoup en Hollande.

Il va sans dire que pour formuler des conclusions sur Montaigne il faut au préalable de longues recherches. Je m'en occupe en ce moment et je résumerai les résultats très provisoires, en tenant compte autant que possible des réserves faites plus haut.

Et d'abord Montaigne a été une mine, une source d'exemples curieux et de cas remarquables (qu'on pense au titre de la traduction de Maria Heyns) où l'on puisait mais auxquels l'esprit de Montaigne restait étranger, données purement anecdotiques sans aucune importance psychologique, parce qu'elles sont arrachées du contexte.

Dans cette rubrique il faut nommer d'abord Jacob Cats (1577—1660). Son calvinisme s'accorde mal avec le scepticisme peu religieux de Montaigne (quoi qu'on pense du reste de la religion de Montaigne). Cats a lu Montaigne, il est vrai, mais il l'a lu comme il a lu les quatre-vingt-dix auteurs qu'énumère M. Meertens <sup>6)</sup> qui note en même temps que la liste est loin d'être complète. Il n'est pas étonnant qu'il trouve le Gascon sur sa route quand il parle du mariage, car Cats traite le mariage à fond, sous tous ses aspects, avec tous ses problèmes. Mais ce ne sont que des emprunts d'exemples, ces mêmes exemples qui abondent chez Cats et qu'il recueillait un peu partout. Il est vrai qu'il y a des idées analogues dans les deux auteurs: Cats fait grand cas des voyages et nous savons ce que Montaigne en pensait. Mais cela ne suffit pas pour conclure chez un homme très instruit comme Cats à une influence du philosophe français. On n'a qu'à comparer l'esprit qui anime l'œuvre de Cats avec celui de Montaigne pour comprendre qu'il ne saurait être question ici d'influence proprement dite.

C'est dans la même rubrique qu'il faut mettre Jan de Brune de Jonge. Dans son *Wetsteen der Vernuft* <sup>7)</sup> il cite six fois Montaigne, comme il le cite trois fois dans son *Iok en Ernst*, à côté de nombreuses citations latines, italiennes, grecques et espagnoles. Il est en quête d'événements curieux tout comme Montaigne, mais chez celui-ci ce sont sa curiosité et la disposition de son esprit qui le poussent; chez De Brune il s'agit seulement d'amuser le lecteur. Aussi aime-t-il annoncer ce qu'il va dire par des épithètes laudatives: *geestig, puik, trefflijk, overaangenaam, de zoete plaats des heren Montanje, etc.* <sup>8)</sup>. Il emprunte avec prédilection sa matière aux relations des deux

<sup>1)</sup> Anthologie d'exemples illustres: où l'on peut voir par des histoires vraies, curieuses et graves, des enseignements et des qualités tout ce qui peut servir à l'homme à s'instruire et à s'amuser. Tirée des œuvres de . . . et d'autres auteurs et traduit par . . .

<sup>2)</sup> Perles de Lis et de Roses, tirées du merveilleux jardin de l'illustre Seigneur français, De la Montagne. Et du verger excellent de l'éminent théologien anglais . . . Ornées de quelques fleurettes choisies dans . . .

<sup>3)</sup> De livres et d'auteurs.

<sup>4)</sup> Heures passées avec Montaigne.

<sup>5)</sup> *De levende gedachten van Montaigne*, belicht door André Gide, vert. d. F. de Vries ('s Gravenhage, 1939).

<sup>6)</sup> P. J. Meertens, *Letterkundig Leven in Zeeland in de zestiende en de eerste helft van de zeventiende eeuw* (Amsterdam 1943).

<sup>7)</sup> Pierre à aiguiser les esprits, dans: *Alle volgeestige werken . . .* bij Hero Galama, Harlingen 1664.

<sup>8)</sup> Spirituel, excellent, remarquable, des plus agréables, le passage bien agréable du seigneur de Montaigne, etc.

sexes et c'est sur ce terrain surtout qu'il fait des emprunts au philosophe gascon. Il n'y a rien en lui de la profondeur de Montaigne qui tâche de se rendre compte de notre vie intérieure, d'y voir clair, de comprendre et qui fait des observations ingénieuses, subtiles et pénétrantes. Il est du type qui a dû lire Montaigne assidûment, en quête de traits caractéristiques qu'il pourrait utiliser. Mais ici encore on ne saurait parler vraiment d'influence.

Vient ensuite le groupe de ceux qui cherchent et trouvent dans Montaigne un appui pour leur conviction, qui veulent démontrer et convaincre. Ici on peut déjà, ce me semble, parler d'une certaine influence. Montaigne vient renforcer l'argumentation et celui qui le cite se sent soutenu dans sa conviction. A ce type appartient Van Beverwijck, le savant médecin de Dordrecht (1593—1647). Ainsi dans son *Schat der Gesontheyt* <sup>1)</sup> il cite Montaigne ou renvoie à lui treize fois; de même trois fois dans *Schat der Ongesontheyt* <sup>2)</sup>, de même encore dans son *Inleiding tot de Hollandsche Geneesmiddelen* <sup>3)</sup> et dans son *Steen-Stuck* <sup>4)</sup>. Et convaincu de l'influence de Montaigne, de l'influence funeste en l'espèce, il écrit en latin une dissertation pour le réfuter qu'il traduit ensuite en hollandais, que plus tard il développe et dont il fait une réfutation de trente et une pages, in 4<sup>o</sup> à deux colonnes qu'il intitule *Bergh-val ofte Wederlegginge van Michel de Montaigne, Tegens de Noodsakelickheydt der Geneeskunde* (1641) <sup>5)</sup> où en vingt-sept fragments il reproduit en hollandais presque tout le chapitre XXXVII du second livre (*De la ressemblance des enfans aus pères*); chaque fragment est suivi de la réfutation. Je n'ai pas besoin de m'occuper ici davantage de cet écrit curieux et je renvoie à un article de *Néophilologus* <sup>6)</sup>. Dans ce groupe il faut ranger sans doute aussi Johan de Brune de Oude (1589—1658) qui cite Montaigne deux fois pour une pensée contemplative, et sans doute aussi le médecin Daniel Jonctys, né en 1600 à Dordrecht, établi d'abord dans sa ville natale, puis à Rotterdam, qui dans son *Tooneel der Jalouzijer* <sup>7)</sup>, 1<sup>er</sup> vol. cite Montaigne cinq fois et une fois dans son *De pijnbank wedersproken en bematigt* <sup>8)</sup> pour appuyer ses dires. Vondel parle du voortreffelijke Michel de Montaigne <sup>9)</sup> dans la *Opracht* (dédicace) de sa pièce *Heerlyckheydt van Salomon* (1620) <sup>10)</sup> et cite le passage bien connu sur la poésie „La bonne, la suprême, la divine est au dessus des règles, de la raison, etc.” <sup>11)</sup>.

Plus forte encore a dû être l'influence de Montaigne sur les esprits qui trouvaient en lui un appui non seulement pour une conviction sur tel ou tel ou tel point de leur vie intérieure, mais pour leur attitude devant la vie ou la façon dont ils la comprenaient, tel cet Adriaen van Blyenburgh, l'ami de Van Beverwijck, pour qui les *Essais* furent le livre de chevet et qui voulut avoir toujours sous ses yeux le portrait de l'auteur.

Pour Dirk Volkertz Coornhert (mort en 1590) on a admis une grande influence de Montaigne. Prinsen <sup>12)</sup> appelle Montaigne „de bewonderde grootmeester voor onze libertijnen, voor onzen Coornhert en Spieghel, voor onzen Hooft en zovele anderen” <sup>13)</sup>. A-t-on peut-être prêté trop d'attention à l'idée de tolérance qu'on trouve chez Montaigne à une époque où l'intolérance ne règne que trop et trop cruellement et qu'on rencontre sous une forme si militante chez le polémiste hollandais? Mais il y a des différences profondes qui au premier abord déjà rendent l'influence du philosophe gascon peu probable. Chez lui c'est l'idée de l'incertitude et de l'insuffisance des con-

<sup>1)</sup> Trésor de la santé.

<sup>2)</sup> Trésor des Maladies.

<sup>3)</sup> Introduction aux médicaments hollandais.

<sup>4)</sup> Dissertation sur la pierre.

<sup>5)</sup> Chute de la montagne (il y a là un jeu de mots), ou Réfutation de M. de M. contre la nécessité de la médecine.

<sup>6)</sup> G. G. Ellerbroek, *Un adversaire hollandais de Montaigne au XVII<sup>e</sup> siècle: Johan van Beverwijck (Neophilologus XXXI)*. Au 18<sup>e</sup> siècle l'écrit fut traduit en français: *Défense de la médecine contre les calomnies de Montaigne*, dans l'ouvrage intitulé *Eloge de la médecine et de la chirurgie* (Paris, 1730).

<sup>7)</sup> Théâtre des Jalousies.

<sup>8)</sup> La torture réfutée et modérée.

<sup>9)</sup> l'excellent M. de M.

<sup>10)</sup> La Gloire de Salomon.

<sup>11)</sup> *Essais* I, XXXVI.

<sup>12)</sup> J. Prinsen, *Handboek tot de Nederlandsche letterkundige geschiedenis*, 2e dr., 's Gravenhage 1920, p. 182.

<sup>13)</sup> pour nos libertins, pour notre Coornhert et notre Spieghel, pour notre Hooft et tant d'autres le grand-maitre admiré.

naissances humaines qui le portent à la tolérance et qui lui font écrire la phrase célèbre: „C'est mettre ses conjectures à haut pris que d'en vouloir brusler un homme tout vif". Chez Coornhert rien de tout cela. Au contraire: il est convaincu qu'il y a une vérité et que l'homme peut y atteindre, qu'il doit du moins chercher à y atteindre; le problème des connaissances humaines n'existe pas pour lui. N'a-t-on pas dit de lui qu'il était l'apôtre de la perfectibilité? <sup>1)</sup> Dès 1665 il lance un écrit contre le scepticisme. Il a ses convictions qui sont fermes. Comment un homme qui de si bonne heure déjà savait si bien ce qu'il voulait et croyait, qui a voué sa vie entière à la polémique, qui a composé presque tous ses écrits polémiques avant que la première édition des *Essais* eût paru, comment emprunterait-il sur la fin de ses jours ses idées à un auteur qui au surplus fonde les siennes sur de tout autres arguments?

A ces considérations qui me semblent suffisantes pour aboutir à une conclusion négative, se sont jointes les données que M. Becker a trouvées dans la correspondance de Coornhert <sup>2)</sup>. Il en résulte que Coornhert a lu les *Essais*, mais qu'il ne les a connus qu'en 1588, deux ans donc avant sa mort; il n'en parle pas avec enthousiasme, loin de là même. Il y aurait encore la possibilité que Coornhert ait trouvé des arguments dans les *Essais* après 1588. Ce n'est guère probable. Mais nous pouvons être plus précis. Après 1588 Coornhert écrit encore deux remontrances: *Van de praedestinatie* <sup>3)</sup> et *Proces van het ketterdoden ende dwang der consciëntien* <sup>4)</sup>, où il s'attaque à Bèze et à Juste-Lipse. L'auteur y donne lui-même ses sources, parmi lesquelles outre plusieurs titres hollandais, sept livres français: Bèze, Calvin et d'autres; Montaigne n'y figure pas. Il me semble donc qu'on peut considérer l'influence de Montaigne sur Coornhert comme nulle. J'aurais pu commencer par ce dernier argument, qui est plus concret que l'autre. Mais j'ai voulu m'arrêter un moment à Coornhert parce que sans ces arguments concrets aussi il me semble qu'on doit arriver au même résultat.

Faut-il ranger Spieghel dans le même groupe? Nous savons qu'il traduisit des fragments des *Essais* (par une lettre de Coornhert), qu'il disait du Français van den Berg qu'il „ziet door zellefs kund des menschen yl vernuft <sup>5)</sup>, qu'il faisait grand cas de lui („u philosophe Dumone": votre philosophe Montaigne, dit Coornhert dans une lettre), qu'il ne séparait pas Dieu et la nature au déplaisir de Coornhert tout comme Montaigne d'après les censeurs pontificaux employait trop souvent le mot „nature". Dans une lettre à Peter Pauw il cite parmi les „natuurlijkste verstandighste menschen" <sup>6)</sup> parmi beaucoup d'anciens et quelques modernes seulement aussi Montaigne. Nous savons qu'il dédaignait les charges publiques et qu'il traita ce sujet dans une tragédie, qu'il ne faisait pas grand cas d'une science livresque („de gheleerdste en zijn de wijste niet": les plus savants ne sont pas les plus grands sages: *Bijpraax Almanack*), qu'inversement il trouve aussi à critiquer (*Correspondance*). Il me semble que Spieghel pour sa formation intellectuelle et morale a trouvé un grand appui chez Montaigne avec qui il avait des affinités certaines. Mais tout comme Montaigne à l'égard des Anciens il a dû faire siennes les idées qu'il lisait de sorte qu'en fin de compte il est impossible de décider ce qui vient chez lui du philosophe français. Et sûrement je n'oserais aller jusqu'à dire avec Verwey qu'on ne peut ouvrir Spieghel sans trouver des passages qu'il a pris chez Montaigne.

Sur P. C. Hooft je puis être bref: la thèse de M. Veenstra, parue il y a quelque temps, a montré combien Hooft doit à Montaigne <sup>7)</sup>, non seulement pour les passages qu'il emprunte aux *Essais*, mais sans doute aussi pour ce qui concerne les idées qu'il trouve à l'âge où l'homme est le plus sensible dans le „Gascoensche Wijseman" (le sage gascon), dans le „Godlijken Gascoen" (gascon divin). Ses amis savaient bien qu'il l'admirait beaucoup et Spieghel qui, lui, gardait son sens critique, lui en fait un léger reproche. Et, comme plus tard pour Van Goens, il y a d'autres analogies avec Montaigne: il

<sup>1)</sup> Dr B. Becker, *Coornhert, de zestiende eeuwse apostel der volmaakbaarheid*. (Ned. Archief v. Kerkgeschiedenis, n-serie, XIX, 1926).

<sup>2)</sup> Dr B. Becker: *Bronnen tot de kennis van het leven en de werken van D. v. Coornhert*. 's Gravenhage 1928, p. 337.

<sup>3)</sup> De la prédestination.

<sup>4)</sup> Procès de la mise à mort des hérétiques et contrainte des consciences.

<sup>5)</sup> voit par sa perspicacité l'intelligence vaine de l'homme.

<sup>6)</sup> hommes les plus intelligents de nature.

<sup>7)</sup> F. Veenstra, *Bijdrage tot de kennis van de invloeden op Hooft*. Assen 1946.

occupe une haute position sociale, il ne veut point passer pour un homme de lettres, il dédaigne de jouer un rôle politique important. Après avoir lu les cent cinquante pages que M. Veenstra consacre aux emprunts de Hooft à Montaigne, en tenant compte de son âge, de ses dispositions naturelles, de son caractère et du milieu où il vit, on doit admettre, ce me semble, que le penseur gascon a exercé ici une influence profonde.

Au 18<sup>e</sup> siècle il faut compter parmi ceux qui subirent une influence durable R. M. van Goens (1748—1810), pour qui Montaigne est le lien qui relie la philosophie et la littérature, qui trouve qu'on le lit „met zoo veel smaak, dat men hem bijna niet van de hand kan leggen”<sup>1)</sup> et qui dans la Préface à la traduction du livre de Volkmann *Reisebuch durch Italien* cite de longs passages tirés des *Essais*. Et ailleurs (dans la Voorrede van den Vertaaler (préface du traducteur) du livre de Mendelssohn *Ueber das Erhabene und Naïve in den schönen Wissenschaften* il montre dans une allégorie Montaigne couché sur les genoux de la Philosophie tandis que la Sagesse lui sourit. „Denk je, dat mijn brieven u zullen bereiken als ik ze adresseerde: A Mr Michel Montaigne, junior, à Utrecht?”<sup>2)</sup> lui demande d'un ton railleur son ami plus âgé Van Hove. Ailleurs encore il définit ce qui l'a intéressé dans Montaigne comme suit: „J'avois dès lors quelque idée imaginaire de cette philosophie douce et aimable, qui non contente de se suffire à elle-même, répand de son charme sur ceux qui l'aprochent . . . pour laquelle les plus grands talents de l'esprit ne sont rien, ou peu de chose, lorsqu'ils ne se trouvent point réunis aux qualités du cœur . . . Je ne pouvois me persuader que le moule fut cassé, d'où l'esprit d'un Montaigne, d'un St. Evremond fut sorti”. Et en 1774 quand il donne une seconde préface pour le livre de Volkmann, il écrit: „praten, met een klein getal dier lezers, voor wien ik bijzonder schrijf, op den trant van Montaigne of liever op mijn trant gelijk Montaigne op den zijnen”<sup>3)</sup> (voilà donc une influence de style). Il le cite à tout moment et termine par un fragment de cinq pages. Dans une lettre à Klotz il le pose comme le sage idéal; dans son Ouderwetsche *Nederlandsche Patriot* il le cite encore; ailleurs il avoue appartenir à „de weinige lieden die personeel veel werks van Montaigne maken”<sup>4)</sup>. Il lit avec intérêt le journal de voyage de Montaigne qui vient d'être retrouvé.

S'il est difficile, ici encore, de décider dans quelle mesure Montaigne a formé l'esprit de Van Goens, sans doute on pourra conclure de ce qui précède que ce dernier a trouvé chez le Gascon des idées et une attitude devant la vie qui correspondaient à ses dispositions naturelles et qui ont eu sur lui une influence féconde.

Le philosophe Frans Hemsterhuis cite aussi Montaigne parmi les rares auteurs dont la valeur ne se borne pas à un seul siècle. Est-ce que dans son manque d'ambition, son dédain des charges publiques, il a été fortifié par sa lecture de Montaigne? Et dans ses considérations sur l'amitié „la Céleste Amitié” comme il dit? Y eut-il dans l'éducation que son père lui donna une influence des idées de Montaigne? Questions auxquelles on pourra répondre par l'affirmative avec quelque vraisemblance mais qu'il doit être impossible de trancher avec une certitude absolue tant qu'on n'en trouvera pas l'aveu de l'auteur lui-même.

Je me résume. Me fondant sur des recherches encore très incomplètes, il est vrai, il me semble pourtant permis de formuler ces conclusions provisoires: Montaigne a été beaucoup lu en Hollande;

l'on a, d'accord avec notre nature moralisatrice, cherché chez lui les cas curieux et instructifs, parfois peut-être seulement sa gaillardise;

sur quelques esprits enfin, et non des moindres, il a exercé une véritable et profonde influence.

Utrecht.

G. G. ELLERBROEK.

<sup>1)</sup> avec tant de plaisir qu'il est presque impossible de déposer le livre.

<sup>2)</sup> Pensez-vous que mes lettres vous parviendront si je les adressais: A Mr. Michel Montaigne le jeune, à Utrecht.

<sup>3)</sup> causer avec un petit nombre de ces lecteurs pour qui j'écris en particulier, à la manière de Montaigne ou plutôt à ma manière comme Montaigne le faisait à la sienne.

<sup>4)</sup> au petit groupe de ceux qui personnellement font grand cas de Montaigne.